

L'IMPENSABLE BANALITÉ DU MAL

Myriam Revault D'Allones

P.U.F. | Cités

**2008/4 - n° 36
pages 17 à 25**

ISSN 1299-5495

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-cites-2008-4-page-17.htm>

Pour citer cet article :

Revault D'Allones Myriam, « L'impensable banalité du mal »,
Cités, 2008/4 n° 36, p. 17-25. DOI : 10.3917/cite.036.0017

Distribution électronique Cairn.info pour P.U.F..

© P.U.F.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

L'impensable banalité du mal

MYRIAM REVAULT D'ALLONNES

À la figure moderne du mal politique – et plus particulièrement à la pathologie des systèmes totalitaires qui engendrent la « superfluité » des individus – Arendt avait associé, au moment du procès Eichmann, l'idée de la « banalité du mal ». C'est par cette formule – la « terrible », l'« indicible », l'« impensable » *banalité du mal* – qu'elle concluait le chapitre intitulé « Le jugement, l'appel, l'exécution » dans *Eichmann à Jérusalem*¹.

La lecture attentive de cette expression en forme d'oxymore fait justice d'une accusation souvent portée à l'encontre d'Hannah Arendt. On lui fit grief d'avoir, par le biais de cette formule, « banalisé » le mal, autrement dit d'avoir minimisé, en lui ôtant tout caractère d'« exceptionnalité », le mal extrême, inouï, commis au XX^e siècle. Elle aurait ainsi réduit ce malheur du siècle que nous ne cessons de rencontrer comme un scandale et une énigme. À ce reproche, elle avait déjà répondu en ces termes : « Rien n'est plus éloigné de mon propos que de minimiser le plus grand malheur du siècle... Il est plus facile d'être victime d'un diable à forme humaine que d'être la victime d'un principe métaphysique, voire d'un quelconque clown qui n'est ni un fou ni un homme particulièrement mauvais... Ce qu'aucun de nous n'arrive à surmonter dans le passé, ce n'est pas tant le nombre de victimes que précisément aussi la mesquinerie

1. *Eichmann à Jérusalem, Rapport sur la banalité du mal*, trad. franç., Paris, Gallimard, « Quarto », p. 1262. Les références à ce texte seront notées *EJ*.

Cités 36, Paris, PUF, 2008

de cet assassinat collectif sans conscience de culpabilité et la médiocrité dépourvue de pensée de ce prétendu idéal. »¹

Reste que persistent à propos de cette notion de « banalité du mal » un certain nombre de confusions, voire de dérives, dont il conviendrait d'analyser la source et les conditions de possibilité. Il est vrai que le caractère elliptique des analyses d'Hannah Arendt elle-même n'a pas facilité la compréhension des lecteurs et des interprètes. À la suite de la violente controverse qui succéda à la publication de l'ouvrage, elle ajouta un post-scriptum où elle précisa qu'elle n'avait jamais parlé de la banalité du mal « qu'au niveau des faits, de ce qui crève les yeux ». Et à la fin de sa vie, elle reconnut dans *La vie de l'esprit* que ce motif ne recouvrait « ni thèse ni doctrine » en dépit du fait, confusément ressenti, qu'il prenait à rebours la pensée traditionnelle (littéraire, théologique, philosophique) sur le problème du mal. Il la prenait à rebours car il interdisait toute dimension démoniaque ou diabolique, toute méchanceté essentielle, toute malversation innée et, plus généralement, tout mobile ancré dans la dépravation, la convoitise et autres passions obscures : tout ce que donne à voir, par privilège, le théâtre de Shakespeare.

Arendt n'a donc jamais répondu à la demande de Gershom Scholem qui l'invitait à réélaborer une expression frappante certes à la manière d'un « slogan » mais qui ne constitue pas pour autant « un concept qui trouve sa place en philosophie morale et politique »². Quant à Jaspers, tout en reconnaissant que l'idée était brillante et ferait un bon titre de livre, il nuancait par cette phrase : « Ce mal-là est banal, mais pas le mal en soi. »

La difficulté essentielle réside sans aucun doute dans la façon dont Arendt a infléchi – à propos de l'individu Eichmann – la perspective qui était la sienne dans *Le système totalitaire*. Dans ce texte, elle avait qualifié de « radical » le mal qui procède de l'hypothèse que « tout est possible », y compris l'idée que les hommes sont *superflus*. La thèse énoncée dans *Le système totalitaire* était que ce mal inédit issu de la domination totalitaire (mais on sait qu'il trouve déjà ses conditions facilitantes en amont des totalitarismes, dans l'homogénéisation et le nivellement qui ont engendré l'homme des masses privé de repères) n'était susceptible d'aucune « expli-

1. Le « cas Eichmann et les Allemands », in *Politique et pensée*, Actes du Colloque organisé par le Collège international de philosophie, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1996.

2. On se référera à l'échange de lettres entre Hannah Arendt et Gershom Scholem, publié en appendice de l'édition Gallimard, « Quarto », *op. cit.*

cation » causale et ne pouvait pas non plus être interprété à l'aide de la tradition philosophique, à l'exception peut-être de Kant et de sa doctrine du « mal radical ». Lorsque se trouve abandonné, avec *Eichmann à Jérusalem*, le concept de « mal radical » au profit de la « banalité du mal », c'est donc en raison du manque de « profondeur » et de l'absence de pensée d'un individu médiocre, dépourvu de convictions idéologiques et de motivations malignes. Elle s'en explique en ces termes dans sa lettre à Scholem du 24 juillet 1963 : « À l'heure actuelle, mon avis est que le mal n'est jamais "radical", qu'il est seulement extrême, et qu'il ne possède ni profondeur, ni dimension démoniaque. Il peut tout envahir et ravager le monde entier précisément parce qu'il se propage comme un champignon. Il "défie la pensée", comme je l'ai dit, parce que la pensée essaie d'atteindre à la profondeur, de toucher aux racines, et du moment qu'elle s'occupe du mal, elle est frustrée parce qu'elle ne trouve rien. C'est là sa "banalité". »¹

Il semble bien qu'Arendt ait manqué la portée de l'analyse de Kant et qu'elle en ait méconnu les implications. En effet, chez Kant, le mal radical n'a rien à voir avec une soi-disant « profondeur », avec la psychologie individuelle ou collective, avec l'enracinement intellectuel ou idéologique, ni avec la présence de telle ou telle motivation. Le mal radical, qui est celui de l'espèce, renvoie au pouvoir *originnaire* d'une liberté susceptible de s'orienter vers le bien ou vers le mal. Il est en quelque sorte la racine, la matrice, de toute action sensible et ce « antérieurement » (mais il s'agit d'une « antériorité » non temporelle) à tout usage dans l'expérience. On voit déjà en quel sens ce mal radical, étranger à toute « profondeur », peut être qualifié de « banal » : *il est radical parce qu'il est banal. Il est le mal de tous même si tous ne le font pas*². L'exclusion de l'hypothèse démoniaque ou diabolique, le renvoi des auteurs du mal à l'humanité commune (ce qui ne les exonère ni ne les libère) radicalisent le scandale du mal. La « banalité » ainsi entendue n'est pas une banalisation : elle est une radicalisation qui oblige à penser à nouveaux frais le problème de la responsabilité.

Reste qu'Arendt – bien qu'elle ait méconnu la véritable portée de l'analyse kantienne – a touché l'un des problèmes fondamentaux liés à ce que nous appelons aujourd'hui le crime de masse.

1. *Ibid.*, p. 1358.

2. Sur cette question, je me permets de renvoyer à mon livre, *Ce que l'homme fait à l'homme. Essai sur le mal politique*, Paris, Le Seuil, 1995 ; rééd. Flammarion, « Champs », 1999.

C'est donc dans le rapport consacré au procès Eichmann qu'Arendt a utilisé pour la première fois cette expression afin de désigner le « manque de profondeur évident » qui caractérisait le coupable, en sorte que le mal absolu, extrême, indéniable qui organisait ses actes ne pouvait être imputé ni à des convictions idéologiques fortes ni à des motivations spécifiquement malignes : « Les actes étaient monstrueux mais le responsable – tout au moins le responsable hautement efficace qu'on jugeait alors – était tout à fait ordinaire, comme tout le monde, ni démoniaque, ni monstrueux. » La seule caractéristique notable qu'on pouvait déceler dans sa conduite (passée et au cours du procès) était entièrement négative : ce n'était pas exactement de la stupidité mais un *manque de pensée*. L'homme était médiocre, dépourvu de motivations, caractérisé par l'absence de pensée et l'usage constant d'un langage stéréotypé, de clichés standardisés, destinés à le préserver des atteintes de la réalité. Son incapacité à penser était avant tout une incapacité à penser du point de vue d'autrui. « Il était impossible de communiquer avec lui, non parce qu'il mentait mais parce qu'il s'entourait du plus efficace mécanisme de défense contre les mots et la présence des autres et, partant, contre la réalité en tant que telle. »¹

On peut, à ce propos, faire deux remarques.

1 / Il est clair que ce qui intéresse Hannah Arendt dans le cas Eichmann ce n'est pas la description psychosociologique d'un individu déterminé mais la mise en évidence de l'*exemplarité d'un prototype* : prototype issu d'un système, d'une organisation sociale et politique (le système totalitaire) dont elle avait analysé l'émergence et le déploiement dans les *Origines du totalitarisme* et plus particulièrement dans le *Système totalitaire*. Dans ce dernier ouvrage (mais déjà dans certains textes de l'immédiat après-guerre)², Arendt tenait la « normalité » – d'abord sociologique – des complices, des exécutants et des chefs pour constitutive de la logique de mobilisation totale puis du meurtre de masse. L'amplification du système et l'organisation de la machine administrative n'ont pas été mises

1. *EJ*, p. 1065.

2. *Penser l'événement*, trad. franç., Paris, Belin, 1989. On se référera plus particulièrement aux deux textes intitulés respectivement « La culpabilité organisée » et « Responsabilité personnelle et régime dictatorial ».

en œuvre par quelques dizaines de milliers de criminels monstrueux ou sadiques mais par des agents qui, *a priori*, moralement et socialement ne différaient en rien du reste de la population. Comme le remarque de son côté Raoul Hilberg¹, des « individus parfaitement ordinaires allaient accomplir un travail qui, lui, ne l'était pas ». Les analyses d'Arendt et celles de Hilberg convergent sur ce point : toutes les opérations nécessaires s'accomplissaient avec le personnel qu'on avait sous la main. « De quelque manière, remarque Hilberg, qu'on veuille tracer les limites de la participation active, la machine de destruction constituait un remarquable échantillon de la population allemande. Toutes les professions, toutes les spécialisations, tous les statuts sociaux y étaient représentés. »²

Cette normalité sociologique et statistique renvoie en premier lieu à des échantillons représentatifs de la population globale. Et c'est à ce titre qu'Eichmann pouvait être qualifié de « banal ». Il était le prototype exemplaire d'une société qui, dans son ensemble, avait été « protégée » par les mêmes voies des atteintes de la réalité : par le mensonge généralisé, par la constitution d'un monde fictif échappant au contrôle des expériences individuelles, par la perte du jugement, c'est-à-dire de la capacité à juger.

Mais Eichmann était « banal » en un autre sens : dans la mesure où aucun fond, aucun sol, aucun enracinement ne se découvrait à travers son comportement mais plutôt, comme le souligne encore Hannah Arendt, un abîme de niaiserie, d'automatismes conditionnés, de justifications fictives et de bavardage. Il était « banal » parce qu'il n'était pas monstrueux au sens où se seraient affirmés en lui une détermination diabolique, une cruauté essentielle, une volonté ou un parti de faire le mal pour le mal : ce qui aurait témoigné d'une sorte d'altérité radicale échappant pour ainsi dire à l'humanité commune. Comme le remarquait un psychiatre au moment du procès de Jérusalem : Eichmann est « plus normal que je ne le suis moi-même ».

2 / Sur les intentions et la position d'Arendt elle-même, il ne peut donc y avoir aucune méprise : en renvoyant le (ou les) auteur(s) du mal – cette nouvelle espèce de criminels « ennemis du genre humain » – à la commune humanité, Arendt n'a nullement banalisé ou minimisé le mal. C'est exactement l'inverse : qu'à l'incommensurable monstruosité du mal extrême réponde l'apparente normalité sociologique ou clinique des

1. *La destruction des Juifs d'Europe*, trad. franç., Paris, Fayard, 1988.

2. *Ibid.*, p. 872.

criminels est de fait l'un des problèmes les plus difficiles qu'il nous soit donné d'affronter aujourd'hui. Voilà donc en quoi réside très précisément ce qu'elle appelle, dans *Eichmann à Jérusalem*, « la terrible, l'indicible, l'impensable banalité du mal ». Ce qui signifie, en d'autres termes, la présence de l'inhumain au cœur de l'humain : une condition humaine inhumaine. Mais une fois récusée cette idée – très rassurante, il faut bien l'avouer – que les criminels portent en eux une malfaisance innée ou une disposition diabolique dont nous serions *a priori* exceptés, il faut se garder de basculer dans la tentation inverse en prenant acte qu'un petit Eichmann potentiel dort en chacun de nous. Prétendre que chacun de nous, *parce qu'il est un homme*, recèle en lui un Eichmann potentiel, c'est s'interdire d'appréhender ce nouveau visage du mal, c'est le diluer dans une sorte de culpabilité universelle qui dissout toute responsabilité : nous sommes tous coupables, personne n'est responsable.

C'est bien à mon sens cette dernière tentation qu'induit le récent roman de Jonathan Littell, *Les bienveillantes*, et c'est peut-être l'une des raisons de la « fascination » qu'il a pu exercer, comme l'atteste son succès en librairie. Il est hors de propos dans ce cadre de revenir sur l'ouvrage dans sa globalité et de s'interroger sur les raisons de l'engouement qu'il a provoqué, mais on ne peut qu'être extrêmement frappé (je me contenterai de citer ce passage) par l'adresse au lecteur qui ouvre le premier chapitre : « Frères humains, laissez-moi vous raconter comment ça s'est passé. On n'est pas votre frère, rétorquerez-vous, et on ne veut pas le savoir. » Ainsi parle le narrateur, le bourreau SS qui, à la fin du chapitre, poursuit en ces termes : « Je vis, je fais ce qui est possible, il en est ainsi de tout le monde, je suis un homme comme les autres, je suis un homme comme vous. Allons, puisque je vous dis que je suis comme vous ! »¹ En un sens, cette phrase récapitule les ambiguïtés, les confusions, les mésinterprétations qui ont accompagné l'émergence de la notion de « banalité du mal » et qui touchent essentiellement à la question cruciale de l'*identification*.

En effet, face au mal extrême commis par des hommes ordinaires, nous nous trouvons dans une situation paradoxale : nous ne pouvons pas *a priori* nous excepter de cette humanité commune à laquelle, comme eux, nous appartenons. Mais nous ne pouvons pas non plus nous *identifier* à leur « normalité » au sens où elle fait corps avec la monstruosité des crimes commis. Comme le disait Primo Levi, nous ne pouvons ni ne devons les

1. *Les bienveillantes*, Paris, Gallimard, 2006, p. 30.

« comprendre » au sens où comprendre, c'est « se mettre à la place de », c'est mettre en soi celui qui est responsable, c'est s'identifier à lui. En récusant l'idée d'une compréhension qui serait « identification » – c'est-à-dire reconnaissance du semblable par le semblable – Primo Levi rejoint la remarque d'Hannah Arendt dans *Le système totalitaire*, à propos de cette nouvelle sorte de criminels qui se trouve « au-delà des limites où la solidarité humaine peut s'exercer dans le crime ». Aussi sommes-nous confrontés – par le biais de la « terrible », de l'« impensable » banalité du mal à une crise de l'identification au semblable.

En effet, il nous est facile de concevoir que nous pouvons nous identifier à la souffrance et au malheur d'autrui plutôt qu'à un agissement criminel. En l'autre souffrant, je reconnais virtuellement ma propre souffrance. Pourtant, le processus de reconnaissance imaginative peut aussi s'exercer devant des manquements, des fautes, des crimes dont les motivations seraient par nous identifiables : passion, vengeance, intérêt, volonté de puissance, etc. Nous jugeons alors en compagnons d'humanité également faillibles. Nous portons jugement dans la mesure où ce que nous pouvons punir et/ou pardonner, nous le « comprenons ». En punissant, nous délinquons le coupable et lui donnons la possibilité de s'arracher à l'irréversibilité d'une situation où il ne peut lui-même défaire ce qu'il a fait.

Mais la terrible « banalité du mal » telle que l'entend Arendt nous confronte précisément à des crimes qu'aucune motivation ne peut expliquer et qu'aucun processus de reconnaissance ne permet de comprendre. C'est en ce sens que cette nouvelle espèce de criminels (« ennemis du genre humain ») va au-delà de toute identification possible, s'il est vrai que le meurtrier se meut encore dans un domaine qui nous est familier, celui de la vie et de la mort. Plus terrifiante encore est l'idée que les victimes dégradées, dépossédées de leur humanité – « mortes à elles-mêmes et à l'humanité avant de mourir à la vie, anonymement » (Primo Levi) – sont installées au seuil de la mort dans une sorte d'égalité monstrueuse qui détruit notre capacité à « comprendre » l'événement.

LES BOURREAUX ORDINAIRES

Dans son beau livre *Une saison de machettes*, Jean Hatzfeld a recueilli un certain nombre de récits de tueurs lors du génocide des Tutsi au

Rwanda¹. Au Rwanda, il s'agissait, contrairement au génocide perpétré contre les Juifs, d'un génocide de proximité où les tueurs « coupaient » à la machette leurs voisins (leurs « avoisinants ») sans changer aucunement leurs habitudes de cultivateurs. Ils s'éveillaient à 6 heures, mangeaient des brochettes et des denrées nourrissantes pour affronter la fatigue de la journée à venir, prenaient chacun leur part de « boulot », fouillaient la brousse et coursaient les Tutsi dans la vase des marais jusqu'au coup de sifflet final qui marquait l'arrêt de l'activité journalière. « La règle n° 1, c'était de tuer. La règle n° 2, il n'y en avait pas. C'était une organisation sans complications. » L'accomplissement de la besogne saisonnière (l'effectuation quotidienne du génocide « agricole » venant en lieu et place des travaux des champs suspendus durant cette période) nous reconduit à la criminalité monstrueuse de ces hommes ordinaires que rien ne prédisposait à accomplir une telle « tâche ».

C'est bien sur ce versant que gît l'énigme : que se passe-t-il dans la tête de gens ordinaires quand ils en viennent à perpétrer mécaniquement un crime de masse ? Que s'est-il passé dans la tête de cette bande de copains gentils, serviables et travailleurs qui s'étaient entraînés aux champs, avaient bu ensemble des coups au cabaret et qui, aujourd'hui protégés du monde extérieur par les murs du pénitencier, acceptent de raconter la façon dont ils ont accompli leur « travail » de tueurs. Dans la tête de ces gens ordinaires, il ne se passait à vrai dire pas grand-chose, sinon peut-être la première fois. Soit parce que, s'ils vous font face au moment fatal, « les yeux de celui qu'on tue sont immortels » soit parce que la machette n'avait encore jamais été essayée sur un « animal à sang ». Mais par la suite et le plus souvent, tout se passait en douceur, « sans gravité » : on se « familiarisait » à tuer sans autant « tergiverser ». Je n'ai même pas repéré, dit l'un deux, « cette petite chose qui allait me changer en tueur ». Ou encore : « On a commencé, on s'est accoutumés, on s'est contentés. »

Leur passage à l'acte est tout aussi difficile à élucider que le comportement des « hommes ordinaires » du 101^e bataillon de réserve de la police allemande chargé d'exterminer les Juifs du district de Lublin entre l'été 1942 et l'automne 1943². Bataillon composé de réservistes trop âgés

1. Paris, Le Seuil, 2003. Cet ouvrage avait été précédé en 2000 chez le même éditeur d'un livre consacré aux récits des rescapés. Il était intitulé *Dans le nu de la vie. Récits des marais rwandais*.

2. Christopher R. Browning, *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de la police allemande et la solution finale en Pologne*, trad. franç., Paris, Les Belles Lettres, 1994.

pour combattre en première ligne, de pères de famille, d'employés, d'artisans, d'hommes naturellement peu enclins à la violence, peu motivés idéologiquement et qui se sont mués du jour au lendemain en tueurs professionnels, portant ainsi la responsabilité de la mort de plus de 80 000 Juifs. Deux choses pourtant leur sont communes. D'une part l'alignement sur un comportement de groupe (beaucoup plus déterminant que l'endoctrinement idéologique) aide à l'exécution de la tâche et facilite la déresponsabilisation personnelle. Ensuite, il devient aisé de supprimer les Juifs et les Tutsi à partir du moment où, n'étant plus regardés comme des humains, ils sont arrachés à la sphère de la reconnaissance du semblable.

Ce n'est pas la moindre force du livre d'Hatzfeld que de mettre en évidence la particularité du crime génocidaire jusque dans les modalités du récit des tueurs : la visée de l'extermination *totale* infléchit aussi la nature des témoignages. Leur placidité, leur capacité à parler du génocide « comme d'une barbarie déjà lointaine, simplement commanditée par les autorités » s'accompagne d'une étonnante insensibilité. Si regrets il y a, ils ne s'adressent qu'à eux-mêmes, à leur vie gâchée, à leur destin malchanceux. De même qu'ils ont accompli leurs tueries routinières dans la tranquillité d'un esprit de bande, de même, dans cette tranquillité continuée et protégée de la vérité du monde par les murs du pénitencier, ils ne se laissent jamais submerger par ce qu'ils racontent. La narration des tueurs se clôt dans un ressassement répétitif, purgé de toute émotion : ils n'ont souci que d'eux-mêmes, comme étrangers au monde.

C'est bien de leur côté que se situe la terrible, l'indicible banalité du mal. Le récit monocorde et insensible du tueur – aussi calme que le calme de la tuerie – remplit le lecteur d'effroi et l'installe à tout jamais dans la crainte et le tremblement. Tels les mots par lesquels s'achève le livre :

« À la fin de cette saison des marais, on était trop déçus d'avoir raté. On était découragés de ce qu'on allait perdre, on était très apeurés de la mauvaise fortune et de la vengeance qui nous tendaient les bras. Mais au fond, on n'était fatigués de rien. »